

TACITE

[c1640]

PRÉFACE

JE N'AUROIS PAS ENTREPRIS de diviser cét Ouvrage en deux Parties, si la Fortune ne l'avoit fait avant moy. Mais de quatre Empereurs dont Tacite nous a laissé l'histoire dans ses Annales, il n'y a que le premier et le dernier qui nous restent, le second est perdu tout entier, et du troisième nous n'en avons que la moitié. J'ay donc trouvé à propos de faire un volume à part du Regne de Tibere, reservant celuy de Claudius et de Neron pour une seconde Partie, s'il me prend quelque jour envie de continuer. Cependant, c'est icy le chef-d'oeuvre de Tacite, et la vie d'un grand Politique, qui est la partie en quoy nostre Auteur excelle. Le reste de son Histoire pouvoit estre composé par un autre que par luy; Et Rome ne manquoit pas de Declamateurs, pour dépeindre les vices de Caligula, la stupidité de Claudius, et les cruautez de Neron. Mais pour escrire la vie d'un Prince comme Tibere, il falloit un Historien comme Tacite, qui pût démesler toutes les intrigues du Cabinet, assigner les causes veritables des evenemens, et discerner le pretexte et l'aparence, d'avecque la vérité. Car on ne voit point icy, comme dans les autres Histoires, une longue suite de guerres et de combats ; Et si vous en exceptez les exploits de Germanicus, qui sont traittez dans le premier et le second Livre, vous n'en trouverez point qui ne soient achevez en trente lignes, et qui lie soient beaucoup plus recommandables pour les consequences que l'Auteur en tire, et les circonstances qu'il y remarque, que pour la grandeur ou la beauté de l'evenement. Cependant, comme il considere souvent les choses par quelque biais estranger, il laisse quelquefois ses narrations imparfaites, ce qui engendre de l'obscurité dans ses ouvrages, outre la multitude des fautes qui s'y rencontrent, et le peu de lumiere qui nous reste de la plus-part des choses qui y sont traitées. Il ne faut donc pas s'étonner s'il est si difficile à traduire, puis qu'il est mesme difficile à entendre. D'ailleurs, il a accoustumé de mêler dans une mesme période, et quelquefois dans une mesme expression, diverses pensées qui ne tiennent point l'une à l'autre, et dont il faut perdre une partie, comme dans les ouvrages qu'on polit, pour pouvoir exprimer le reste sans choquer les delicatesses de nostre Langue, et la justesse du raisonnement. Car on n'a pas le mesme respect pour mon François que pour son Latin ; Et l'on ne me pardonneroit pas des choses, qu'on admire souvent chez luy, et s'il faut ainsi dire qu'on revere. Par tout ailleurs je l'ay suivy pas à pas, et plustost en esclave qu'en compaignon ; quoy que peut-estre je me pûsse donner plus de liberté ; puisque je ne traduis pas un passage, mais un Livre, de qui toutes les parties doivent estre unies ensemble, et comme fondues en un mesme corps. D'ailleurs, la diversité qui se trouve dans les langues est si grande, tant pour la

TACITE

construction et la forme des périodes, que pour les figures et les autres ornemens, qu'il faut à tous coups changer d'air et de visage, si l'on ne veut faire un corps monstrueux, tel que celui des traductions ordinaires, qui sont ou mortes et languissantes, ou confuses et embrouillées, sans aucun ordre ny agrément. Il faut donc prendre garde qu'on ne fasse perdre la grâce à son Auteur par trop de scrupule, et que de peur de luy manquer de foy en quelque chose, on ne luy soit infidèle en tout : principalement quand on fait un ouvrage qui doit tenir lieu de l'original, et qu'on ne travaille pas pour faire entendre aux jeunes gens le Grec ou le Latin. Car on sçait que les expressions hardies ne sont point exactes, parce que la justesse est ennemie de la grandeur, comme il se voit dans la peinture et dans l'écriture ; mais la hardiesse du trait en supplée le défaut, et elles sont trouvées plus belles de la sorte, que si elles estoient plus régulières. D'ailleurs, il est difficile d'estre bien exact en la traduction d'un Auteur qui ne l'est point. Souvent on est contraint d'ajouter quelque chose à sa pensée pour l'éclaircir ; Quelquefois il en faut retrancher une partie pour donner jour à tout le reste. Cependant, cela fait que les meilleures traductions paroissent les moins fideles ; Et un Critique de nostre temps a remarqué deux mille fautes dans le Plutarque d'Amiot : Et un autre presque autant dans les traductions d'Erasmus ; peut-estre pour ne pas sçavoir que la diversité des Langues et des stiles oblige à des traits tout differens, parce que l'éloquence est une chose si delicate, qu'il ne faut quelquefois qu'une syllabe pour la corrompre. Car du reste, il n'y a point d'apparence, que deux si grands Hommes se soient abusez en tant de lieux, quoy qu'il ne soit pas étrange qu'on se puisse abuser en quelque endroit. Mais tout le monde n'est pas capable de juger d'une traduction, quoy que tout le monde s'en attribue la connoissance, et icy comme ailleurs, la maxime d'Aristote devoit servir de regle, qu'il faut croire chacun en son Art. Mais il est temps de passer à d'autres considerations, et de finir cette Preface.

Qu'on ne s'estonne point d'abord, d'entendre nommer Centurion ou Cohortes, et les Angrivariens, ou les Cattes. On a esté contraint de garder ces noms, parce que la milice ancienne ne se raporte point à la nostre; Et l'Alemagne a changé de face tant de fois, que ce ne sont plus ny les mesmes Provinces ny les mesmes Peuples. Pour l'ancienne façon de compter, je ne laurois pas gardée, si je n'avois trouvé de grands inconveniens à la nouvelle; Car comme la monnoye Romaine est differente de la nostre, quelquefois on a besoin d'un compte rond, qu'il s'en trouvera un tout contraire. Par exemple, Arminius promet cent sesterces par jour aux soldats qui se viendront rendre à luy ; si je mettois sept livres dix sols, qui est à peu près la somme à quoy cela monte, je rendrois la chose ridicule. Car qui s'aviserait jamais de faire une promesse de la sorte ? On offrirait bien aux soldats une pistolle ou un écu, et quelque chose de semblable, mais sept livres dix sols, ou six livres quinze, cela seroit impertinent. J'ay donc gardé la forme ancienne, et me suis contenté de mettre la valeur en marge pour éviter l'obscurité. Il reste à parler des noms propres, où je n'ay suivy aucune regle certaine, parce qu'il n'y en a point en effet.

TACITE

Nous disons Marc Antoine et Marc Aurele, et ne dirions pas, à mon avis, Marc Agrippa ny Marc Ciceron. Nous disons Quinte-Curce, et non pas Quinte-Ligaire. Pour la coustume des Anciens de conter les jours par Nones, par Ides et par Calendes, je l'avois suivie d'abord, parce que cela aporte quelque majesté ; mais je l'ay quittée à la fin pour ne point faire un mystere d'une chose de neant, et qui n'a rien de merueilleux que son extravagance. Voila à peu près ce dont j'ay crû estre obligé de rendre raison dans cette Preface. J'ajouâteray seulement, que je n'ay observé pas une de ces regles si exactement que je ne m'en sois dispensé quelquefois, ou pour éviter la mauvaise prononciation d'un mot, ou pour quelque autre circonstance. Et veritablement les Latins estoient encore plus religieux que nous en cctte partie, et prenoient bien garde à ne point choquer la delicatesse de leur langue par des termes barbares et estrangers. Nos Peres mesmes ont dit Naples et le Tibre, et non pas Napoli ni le Tevere, pour accommoder les choses à leur prononciation. Mais avant que finir, pour donner quelque connoissance de nostre Auteur, je diray qu'il estoit de race de Chevaliers Romains; qu'il a fleury sous l'Empire de Vespasien, et sous les regnes suivans ; Et qu'apres avoir passé par toutes les grandes Charges de la Republique, cheri des premiers hommes de son siecle, il a eu enfin la gloire d'avoir un Empereur de son nom et de sa famille.

Source : « Tacite. Préface [c1640] », dans Roger Zuber (1972), *Nicolas Perrot D'Ablancourt, Lettres et préfaces critiques*, Paris Librairie Marcel Didier, p. 118-125.